

L'ange Gabriel

Tout a commencé le jour où Elise s'est amourachée du jeune Gabriel. Elle venait de faire la rentrée scolaire en ce mois de septembre 1986, quand un nouveau au village fit son entrée au lycée.

Gabriel n'avait que quinze ans. Les gamines de la classe l'appelèrent bien évidemment « Ange » à cause de son prénom, de son allure juvénile et de son visage si agréable à regarder.

Elise, à peine seize ans, fréquentait le lycée du village depuis la seconde.

Gabriel venait d'ailleurs, mais peu importait d'où, il était un vrai bourreau, des cœurs évidemment. Il était le fils du nouveau garde champêtre du village de Saint-Rémi-de-Normandie qui comptait 2200 âmes.

Elise avait une sœur de deux ans son aînée, qui était aussi sa meilleure amie et sa confidente.

Justin Gaillou était le maire du bourg. Il était très apprécié, car il n'adoptait jamais une mesure sans le consentement de ses concitoyens.

Ca faisait dix-huit ans, déjà, qu'il avait épousé la petite Claire. Elle avait fait de courtes études de couturière avant de commencer à travailler chez Adam, le tailleur du village. Leur relation fut rapidement concrétisée par

l'arrivée de Mireille, née tambours battants en mai 1968, ce qui était tout à fait normal pour l'époque.

Une fille unique n'étant pas suffisante pour le couple, ils se remirent à la tâche. Ils virent à nouveau leurs efforts concrétisés avec l'arrivée de leur deuxième enfant, qu'ils appelèrent Elise, née en février 1970 soit un peu moins de deux ans après son aînée.

Les Gaillou était très soudés, les filles toujours complices et les parents très aimants.

Comme jamais, aucune difficulté n'avait entravé leur relation, la famille menait une vie tranquille et sans embûche.

Bons paroissiens la messe était suivie tous les dimanches et la prière du soir une habitude que rien n'aurait pu leur faire manquer.

Les filles avaient fait toute leur scolarité à l'École publique Jules Ferry, le seul établissement du village.

Un jour, le père Glorieux, qui était le garde champêtre, ne supporta pas l'omelette aux champignons qu'il s'était offerte à la fin du premier semestre de l'année. Bien qu'il fût un spécialiste en la matière, certains ont eu vite fait de penser que c'était l'abus de pastis associé à la cueillette des bolets qui lui avaient été fatals. Il allait pourtant sur ses quarante années d'expérience à garder la

forêt.

Il mourut après qu'il eût passé par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel et que son visage se déformât suffisamment pour que même ses amis les plus proches eussent du mal à le reconnaître dans de telles souffrances.

C'est pourquoi il fut remplacé par Gilles Laplanche, qui était lui aussi du métier, mais qui ne portait que rarement son attention sur la bouteille.

Il arriva avec femme et enfants, dont le fameux Gabriel, surnommé « Ange » par toutes les jeunes demoiselles du lycée.

L'ange était aussi bête qu'il était beau, aussi prétentieux que son physique plaisait aux filles.

Il se devait donc de s'attribuer toutes celles qui étaient à son goût et de les jeter quand bon lui semblait.

Il en fut ainsi de la pauvre Elise qui ressentit pour ce bellâtre tous les sentiments d'amour dont une jeune demoiselle peut être capable.

Il fallait qu'elle devienne la préférée de cet être divin pour qu'elle se sente la fille la plus heureuse de la terre.

Sur les conseils avisés de son aînée, qui n'avait pourtant jamais fréquenté, mais qui avait beaucoup lu, elles se mirent en quête de l'intérêt du gamin.

Mireille, par le biais de ses amies, faisait porter des mots doux signés de sa sœur assurant au beau mâle un amour éternel et une reconnaissance infinie.

Elise avait délaissé les conseils de sa mère en oubliant de cacher ses attributs pour, au contraire, les afficher autant que possible à son prétendant. L'ange ne semblait pas plus intéressé que ça.

L'année scolaire se passa sans que Gabriel cessât son jeu de chaises avec les filles du lycée. Sans prendre le temps de s'arrêter devant Elise, jusqu'au jour où la fête du village eut l'heur de rebattre les cartes de la jeune Gaillou.

En effet, la soirée battait son plein depuis plusieurs heures et tout le monde, adolescents compris, avait bien goûté les alcools. Elise profita de l'état avancé de l'ange, pour lui déposer un baiser enflammé sur les lèvres, que les autres filles n'avaient jamais osé faire, du moins avec autant de hardiesse. Le jeune garçon fut tellement étonné et ravi qu'il en demanda encore, ce que notre Elise ne se priva pas de faire le reste de la soirée et une partie de la nuit.

Elle savait la pauvre fille que son âme risquait de se perdre si elle ne passait pas à confesse, c'est pourquoi le curé de la paroisse put profiter des détails de la soirée avant de

pouvoir prononcer leur absolution.

Heureusement, se dit Elise que seule, l'idée du péché, pouvait être pardonnée, car elle aurait regretté que ses efforts disparaissent par l'unique volonté du curé.

Malgré la présence de l'homme d'Église et ses conseils de prudence, Elise et Gabriel s'éprirent profondément, à grands coups de baisers et de regards langoureux.

Seulement, le jeune garçon étant passé à la vitesse supérieure avec Elise, il voulut essayer avec une autre.

Il jeta donc la malheureuse demoiselle Gaillou, pour voir si avec Claudette Lamproie, l'effet serait le même.

Il fit ainsi avec toutes celles qui étaient d'accord, pour tenir jusqu'à la fin de l'année scolaire. Il ne s'intéressa plus à la pauvre Elise, qui ne se remettait pas d'avoir été destituée par le roi de la drague.

Justin et Claire, les parents, crurent un moment qu'un mal inconnu avait touché leur cadette et que peut-être des prières bien adressées leur seraient d'un grand secours.

Ils décidèrent de tenter leur chance auprès de la science que le docteur Petit représentait au village.

Mais la médecine elle-même fut inefficace, Elise semblait perdue corps et âme.

Mireille avait juré à sa sœur de taire sa honte

pour n'en parler ni à son père ni à sa mère. Elle n'expliqua donc jamais le mal-être d'Elise.

La fin de l'année scolaire arrivée, Elise n'avait repris ni la santé ni le moral.

Ses parents comptèrent sur les vacances et le soleil pour lui redonner couleurs et vivacité, mais comme aucun autre ange ne parut dans le ciel de la demoiselle, elle se sentit seule avec son désespoir.

Mireille avait bien essayé de lui trouver un remplaçant, mais qui peut rivaliser avec l'Ange Gabriel, je vous le demande ?

Monsieur le curé, qui avait compris les raisons du malaise de la jeune fille, avait cru intéressant de lui parler du Seigneur et de ses bontés quotidiennes. Il en parla si bien qu'elle pensa que, plus qu'un ange, le Très Haut serait capable de remplir sa vie de bonheur et d'extase.

C'est pourquoi elle annonça, au début de l'année scolaire, son désir d'entrer dans les ordres, avec tant joie dans sa voix, et un tel enthousiasme, que ses parents en furent ravis pour elle.

Du jour au lendemain, Elise devint sœur Florence, du couvent Sainte-Marie, situé à cent cinquante kilomètres de la commune de Saint-Rémi-de-Normandie.

La naissance

E

lise avait tenu à se rendre seule au le

couvent. Elle ne voulait pas que son départ soit un déchirement pour toute la famille. La jeune fille prit donc la décision que son père l'emmènerait à la gare, comme il le faisait parfois quand elle allait faire des courses à la grande ville.

Tout le monde à la maison avait joué la comédie, lui disant « Bonne journée » comme si elle allait revenir le soir même, mais le cœur n'y était pas.

Justin la déposa au guichet de la gare un petit quart d'heure avant l'arrivée du train, mais ne resta pas pour l'attendre avec elle.

« À plus tard, ma fille ! » C'est tout ce qu'il avait trouvé à dire en s'éloignant. Il ne s'était même pas retourné, tant il avait le cœur gros.

Elise avait fait un grand sourire, elle voulait montrer de l'entrain. Elle lui avait juste répondu « C'est ça, à plus tard, papa ! » Et la séparation avait été faite, tout simplement.

Le train, un tortillard, arriva à l'heure, il était presque vide. À dix heures du matin, la ligne ne faisait pas recette.

Elle prit place sur une banquette en bois et la Micheline reprit son chemin en gémissant à chaque franchissement de rail.

Elise ne savait pas sur quoi poser ses pensées, elle ne voulait en aucun cas avoir l'image de ses parents ni de Mireille. Ça aurait été trop pénible, et elle aurait probablement choisi de faire demi-tour. Elle se demanda comment était la vie au couvent. La mère supérieure, était-elle une vieille femme difficile ou brave, souriante et avenante ?

Est-ce qu'elle aurait comme collègues, « tiens comment dit-on chez les nonnes, une collègue, une amie ? Non, je crois qu'on dit simplement une sœur. »

Est-ce que les sœurs seront gentilles avec elle, se plaira-t-elle ?

Elise prit le temps de regarder le paysage défiler sous ses yeux, la nature était belle, le soleil baignait ce jour de douce chaleur, gage d'un bonheur futur, sans aucun doute.

« Zut, le train s'arrête à nouveau. Je ne suis pas encore arrivée ! »

Deux personnes montèrent dans sa voiture, une dame qui portait un panier, sans doute allait-elle faire des courses au marché de la ville, et une jeune fille à peu près de l'âge d'Elise, qui en passant à côté lui sourit.

Il y avait de la place dans le compartiment, de nombreuses banquettes étaient vides, mais c'est devant elle que la demoiselle préféra s'asseoir. Sans doute avait-elle besoin de

compagnie.

C'est en gémissant encore que le train redémarra. Les deux jeunes furent secouées ce qui leur permit de prendre contact « Eh bien, heureusement que je ne suis pas malade, autrement vous en auriez profité ! Bonjour, je m'appelle Hélène et vous ? »

Elise lui serra la main qui lui était tendue.

Hélène continua « Vous allez loin comme ça ? Moi je vais au couvent Sainte-Marie ».

Elle était bavarde la jeune fille, ce qui n'était pas pour déplaire à Elise qui avait maintenant quelqu'un pour lui changer les idées.

Elle mit encore quelques minutes à se présenter et à parler de son enfance qui n'était vraiment pas loin. Elle lui dit aussi son envie de se retirer de ce monde pour prendre le voile, comme sa tante, la sœur de son père qui était religieuse à Barcelone.

Puis elle s'interrompit, regarda Elise qui n'avait pas prononcé un mot, elle n'avait pas donné son prénom, sans doute parce qu'Hélène parlait pour deux. À seize ans, on ne se rend pas toujours compte ni de ce qu'on dit ni de ce qu'on fait, alors elle fixa sa compagne de voyage et attendit qu'elle prît la parole.

Elise souriait, elle aimait la franchise d'Hélène et la fraîcheur de ses propos.

Voyant que le flot des paroles était tari, elle se présenta « Je m'appelle Elise, je vais également au couvent Sainte-Marie et j'ai bien-

tôt dix-sept ans. »

« Ça alors, quelle coïncidence, moi aussi j'ai dix-sept ans, ou du moins bientôt. Alors, tu finis ta scolarité chez les bonnes sœurs et tu deviendras une religieuse, comme moi ? »

En effet, les deux filles n'avaient pas l'âge pour entrer dans les ordres, elles devaient attendre leurs dix-huit ans, c'est pourquoi leurs parents les avaient inscrites au couvent qui dispensait des cours pour les préparer au bac. Ensuite, si leur foi était intacte, elles prendraient le voile.

Hélène parlait beaucoup « Alors nous serons dans la même classe toutes les deux, c'est super ! » Ne recevant pas de réponse autre qu'un sourire elle comprit qu'elle était trop bavarde. Elle fit le silence, mais ne put se retenir très longtemps « Pourquoi tu fais ça ? »

Elise la regarda d'un air interrogateur et lui demanda « Je fais quoi ? »

« Mais tu veux être nonne tiens, pourquoi tu vas au couvent ? Moi c'est à cause de ma tante, elle m'a dit que c'était super, je pourrai m'occuper des mendiants, des pauvres, des malades, leur porter secours, et peut-être même devenir une sainte plus tard ! »

Elise remarqua la naïveté de sa compagne. Elle adorait ça.

« Par dépit amoureux. » Lança-t-elle.

Hélène ouvrit des yeux grands comme des soucoupes, elle ne saisissait pas. Qu'est-ce cette expression pouvait bien vouloir dire ?

Devant l'incompréhension d'Hélène, Elise s'approcha d'elle avec un air de confiance et lui dit « J'ai été follement amoureuse de l'Ange Gabriel, comme il a préféré me tromper, j'ai décidé de taper plus haut !... »

Hélène, qui n'avait toujours pas compris une miette des propos d'Elise, secoua doucement la tête de haut en bas pour faire croire qu'elle avait saisi.

Finalement, la fille du maire s'amusait bien, elle trouvait sa future amie très sympathique, c'était encourageant pour la suite.

Après deux arrêts, les demoiselles arrivèrent à destination. Elles prirent leurs valises et les posèrent sur le quai. Normalement, une sœur devait les attendre, c'est pourquoi elles regardèrent tout autour d'elles, mais ne virent pas âme qui vive, l'arrêt du train se faisait en rase campagne, un panneau « Couvent Sainte-Marie » et un bout de ciment servaient de gare.

« Qu'est-ce qu'on fait ? » Demanda Hélène, elle ne semblait pas être du genre à prendre des décisions. Elise n'était pas plus avancée.

« On patiente encore un moment, peut-être que la personne qui doit venir a été retenue par une prière ou je ne sais quoi. Attendons un peu et on verra. »

Il était onze heures dix.

À onze heures presque et demie, une nonne arriva portant la tenue réglementaire.

« Veuillez m'excuser mes sœurs, mais je n'ai

pas vu l'heure, je préparais le déjeuner. » Elle soufflait fort et suait beaucoup, peut-être que sa forte stature en était la cause. Mais ça ne l'empêchait pas de sourire et de tendre la main « Je suis sœur Marie-Thérèse, bienvenue chez vous, mes sœurs, comment vous appelez-vous ? »

Hélène prit la parole en premier. Elle expliqua qui elle était, elle commença à raconter sa vie, et à se renseigner sur celle du couvent, elle parlait pour deux.

Sœur Marie-Thérèse eut bien du mal à l'interrompre pour entendre les présentations d'Elise qui furent courtes, puis Hélène reprit son discours plein de questions et d'affirmations.

La distance qui séparait l'arrêt du train du couvent n'était vraiment pas très importante. Elles ne mirent qu'un petit quart d'heure à arriver à pied, mais les valises commençaient à peser leur poids, et la fatigue grandissait.

Sœur Marie-Thérèse leur indiqua une chambre pour deux afin qu'elles y déposent leurs affaires, puis elle les emmena voir la responsable.

Mère Clothilde se tenait derrière son bureau quand on frappa à sa porte. Elle fit entrer ses visiteurs et se leva.

Elle était petite la Mère Supérieure, mais elle avait un visage sévère, les commissures de ses lèvres penchaient ce qui ne semblait pas

être un signe qu'elle devait sourire bien souvent.

Son regard était dur et froid, elle se tenait très droite, raide comme la justice.

« Mesdemoiselles, je pense que vous avez une bonne raison d'être parmi nous. Je ne tolère pas les gamines écervelées qui viennent perturber le fonctionnement de mon couvent. J'espère que je me suis bien fait comprendre. »

Elle ne pouvait être plus claire et l'accueil plus glacial.

Après que les deux jeunes arrivées se furent présentées, elle reprit la parole.

« Toi Elise, tu t'appelleras désormais sœur Florence » elle se tourna ensuite vers Hélène qui fut baptisée sœur Mathilde.

« Je veux vous voir dans mon bureau tous les mois, nous ferons un point sur votre scolarité, j'exige que vous travailliez, que vous ayez votre bac et que votre foi soit sans condition. »

Elle se tut, fit le tour du bureau et reprit place dans son fauteuil.

Elle regarda fixement les nouvelles et termina « Vous en avez fini avec la vie de château, jeunes filles, si vous ne me donnez pas entière satisfaction, vous serez renvoyées dans votre foyer du jour au lendemain, vous n'aurez jamais d'ultimatum, vous travaillez et me donnez de bons résultats, alors tant mieux, autrement, dehors. Ceci étant dit, bienvenue. »

L'entretien était fini, les nouvelles sœurs n'avaient plus qu'à se mettre à la tâche.

Sœur Marie-Thérèse, qui était celle qui les avait accueillies à l'arrêt du train, les emmena vers la cantine où une cinquantaine d'autres filles attendaient en rang, sagement et sans bruit, qu'on leur donne le signal pour se mettre à table, toujours en silence.

Hélène, pardon, sœur Mathilde, demanda si elles étaient toutes dans leur classe. Sœur Marie-Thérèse leur répondit que le couvent disposait de deux classes, une de première et l'autre de terminale. Elles préparaient toutes au bac littéraire, chaque classe avait environ vingt-cinq élèves, la mère supérieure ayant arrêté le nombre de façon à ce que les cours fussent correctement reçus.

Le premier rituel consistait à se laver les mains avant d'entrer dans les rangs. Puis, quand toutes les demoiselles avaient pris place autour de la table, toujours debout, c'est à tour de rôle qu'à chaque repas, l'une d'entre elles était désignée pour dire tout haut le bénédicité.

Ensuite seulement et en silence, chaque élève pouvait s'asseoir et manger sans faire le moindre bruit.

Sœurs Mathilde et Florence durent se plier à cette règle dès le premier jour afin de commencer dans de bonnes conditions.

Le repas était frugal, mais équilibré. La mère supérieure, encore elle, veillait personnellement à la composition des plats, afin que chacune reçût le nécessaire à son développement, tant physique, qu'intellectuel.

Elles furent ensuite, emmenées dans leur chambre, afin qu'elles mettent la tenue de rigueur dans l'établissement ; des chaussures noires et vernies, des chaussettes hautes et blanches, une jupe noire, un chemisier blanc et un gilet noir.

Le ton était donné, elles pouvaient maintenant se saisir de leur cartable qui leur avait été préparé, et entrer dans la salle de cours où elles étaient attendues par des jeunes filles, toutes vêtues de la même façon.

Étant en début d'année scolaire, toutes les demoiselles étaient censées avoir un niveau de connaissances proches. Elles prirent donc le chemin en route, assises à côté l'une de l'autre au fond de la classe.

Le seul moment pendant lequel elles avaient le droit de parler entre elles était pendant les pauses récréatives toutes les deux heures.

La vie qui se présentait à elles était bien plus dure que ce qu'elles avaient envisagé, mais la difficulté eut comme conséquence, le rapprochement de leur camaraderie qui devint plus grande de jour en jour. Elles furent d'abord complices. Le soir, elles s'entraidaient dans leurs devoirs et se parlaient beaucoup de

tous les sujets qui leur venaient à l'esprit. C'est ainsi qu'elles finirent par se connaître entièrement, mieux que des sœurs (évidemment) elles devinrent donc des amies.

Au cours de leur scolarité, vers le mois de mai, elles eurent la surprise d'apprendre qu'elles devraient s'occuper d'une œuvre de bienfaisance qui se déroulerait dans la ville la plus proche.

On leur avait confié la mission de créer des gâteaux à moindres frais pour les revendre, le fruit de leur commerce devant permettre de faire un don à des enfants défavorisés.

Sœur Mathilde, qui était toujours très bavarde, quand elle en avait le droit, imagina beaucoup de choses à faire, en passant de la religieuse, mais au chocolat celle-là, jusqu'au saint-honoré, le tout pour rester dans le ton. Mais comme leurs connaissances en pâtisserie étaient plutôt restreintes, elles choisirent avec l'aide d'Internet, une recette facile à faire, de petits sablés sur lesquels elles mirent une couche de confiture.

La grande vente de charité arrivait à grands pas, elles commençaient à stresser. Sœur Mathilde et sœur Florence devaient assurer leurs cours en même temps qu'elles devaient organiser leur journée du samedi à vendre leurs produits. Elles firent cuire un nombre imposant de petits fours et en profitèrent pour passer de bons moments à rire et à faire

des batailles de farine, en cachette bien sûr, des sœurs qui devaient les encadrer.

Quand le jour de la grande kermesse fut là, elles étaient excitées, « pourvu qu'on vende tout » disait sœur Mathilde, et elles se regardaient en riant.

D'autres filles avaient eu pour mission la fabrication de divers objets religieux. C'est donc un bus qui vint chercher les participantes, le samedi fatidique.

Elles arrivèrent sur la place du marché, accompagnées de trois de leurs sœurs, dont le rôle était de les encadrer.



Quelques mois plus tard, en plein hiver Justin Gaillou était très anxieux en attendant dans la salle à manger de la maison familiale. Sa fille Elise allait accoucher, mais le médecin avait dit qu'elle était très fatiguée et que l'enfant ne se présentait pas bien.

Claire avait tenu à assister le docteur Petit, c'est pourquoi elle n'était pas aux côtés de son mari.

Mireille avait passé et réussi son bac en juin de l'année précédente. Elle s'était installée avec Pierre qui venait d'être nommé à la caserne du bourg.

Ils se connaissaient depuis plusieurs années déjà, Pierre ayant dû quitter la région pour

suivre une formation au sein de la Gendarmerie Nationale.

Une place s'étant libérée, le père de Mireille qui était maire du village, fit le nécessaire pour qu'elle ne fût pas prise avant que Pierre finisse ses classes.

C'est comme ça qu'à l'issue de sa formation, le gendarme Pierre Patriote put retrouver sa promise. Ils s'installèrent dans l'un des appartements de la caserne.



Tous les deux se trouvaient donc maintenant dans la salle à manger, le père à se ronger les sangs et la fille à préparer du café.

Dans la chambre d'Elise, le docteur Petit encourageait la future maman « Pousse Elise, vas-y », mais malgré ses efforts, le bébé ne semblait pas vouloir venir. Claire parlait à sa fille avec des mots tendres, pleins d'optimisme. Elle avait peur pour l'enfant.

Quand la tête apparut enfin, l'espoir que tout se passe bien revint. Le médecin s'affairait, la future grand-mère sourit, mais la mère souffrait atrocement.

Puis les cris du bébé se firent entendre, la libération était là, le grand-père et la tante poussèrent ensemble un soupir de soulagement.

« Docteur, Elise ne bouge plus ! » D'épuisement, la mère avait la tête sur l'oreiller, les

yeux dans le vague. Elle trouva difficilement la main de sa mère et ses lèvres remuèrent sans laisser sortir le moindre son. Alors Claire se rapprocha de sa fille pour coller son oreille.

Elle l'entendit prononcer un nom qui fut son dernier souffle.

Ce nom était « Gabriel ».



Au début, Justin et Claire avaient pris l'enfant avec eux. Ils le déclarèrent naturellement à la mairie, Justin y étant le directeur, puis comme Mireille et Pierre ne pouvaient engendrer, ils l'adoptèrent, ce qui fit que Gabriel Gaillou devint rapidement Gabriel Patriote fils de Pierre et Mireille.